

## LITTERATURE

### LES JUIFS dans L'ARGENT de ZOLA.

Emile Zola fait paraître L'ARGENT le 4 mars 1891, un an après LA BÊTE HUMAINE. Comme à l'accoutumée, il a fait précéder la composition du roman d'une enquête dont Henri Guillemin souligne le sérieux:

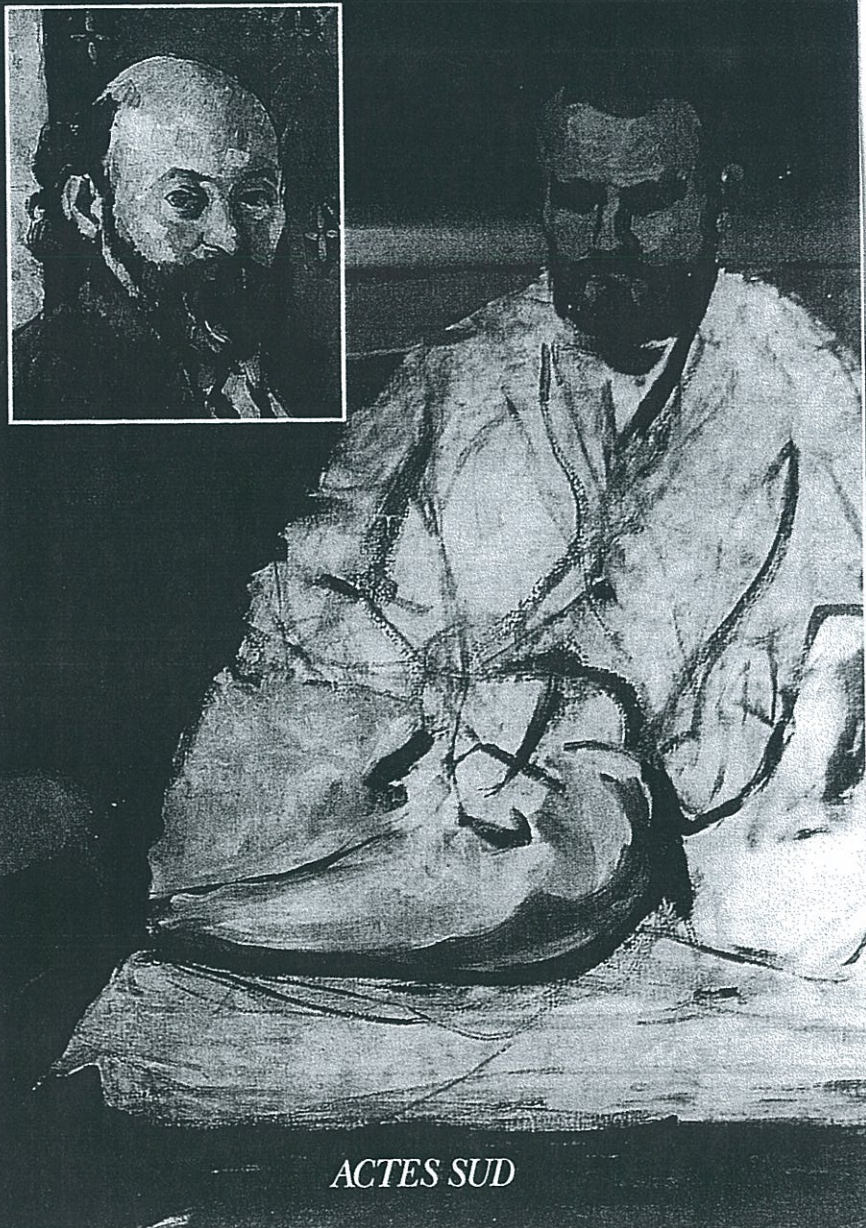
"Zola ignore à peu près tout des choses de la Bourse. . Il a pris trente pages de notes sur LES MEMOIRES D'UN COULISSIER de Feydeau, pioché l'ouvrage de Mirecourt sur LA BOURSE et celui d'Aycard sur LE CREDIT MOBILIER. Fasquelle en personne s'est fait pour lui pédagogue, commençant par le b-a ba... Mais surtout Zola a beaucoup appris dans l'apologie de Bontoux: L'UNION GENERALE... Le krach de L'Union générale, qui datait de janvier 1882, avait laissé dans les mémoires - et dans certain nombre de destins - de ces sortes de traces qui mettent du temps à s'évanouir. Le Polytechnicien Bontoux, un de ces peu naïfs qui flairent très vite en ce monde l'odeur et le direction du profit, s'était fait homme de banque. Il avait, en un tournemain, et par des moyens sagaces, redressé, dès le mois de mai 1878, cette *Union générale* qui ne marchait pas bien. Et un miracle s'était produit. Jamais on n'avait vu pareille assumption! Sous ses doigts industriels, les actions de L'Union générale montaient, comme aspirées par le firmament. Le "trésor de Saint-Pierre"! L'épargne française bien pensante suintait, en mille canaux, du côté de la vasque pieuse qui s'offrait pour en recueillir les gouttelettes et pour les multiplier. L'action Bontoux, crevant le ciel, s'éleva jusqu'à trois mille quatre-vingt francs. Mais le malheur fondit sur elle. Et soudain, en un mois, en ce funèbre mois de janvier 1882, on la vit retomber comme une pierre à trois cent cinquante francs. Poursuivi, condamné, indignement confondu avec un escroc, Bontoux s'esquiva et trouva refuge en Espagne. C'est là qu'il rédigea sa défense, laquelle parut en librairie dans l'année 1888. L'heure était propice. Drumont, avec sa FRANCE JUIVE, faisait du bon travail, et Bontoux se donnait, lui et tous les infortunés qui avaient eu raison - mais oui! - de lui faire confiance (car il "devait" les enrichir, et il les eût couverts d'or si...) Pour les pures et simples victimes d'une machination sémitique. La déconfiture de L'Union générale? Rien autre que l'assassinat d'une oeuvre catholique par les Juifs et les francs-maçons. La cruelle affaire de 1882 rendra de grands services, aux temps du "Panama", pour orienter sur les Juifs des ressentiments qui, sans cette diversion, auraient pu prendre une route dangereuse aux bénéficiaires de l'ordre établi. C'est elle encore, la triste histoire de L'Union générale, c'est elle de nouveau, quand éclatera l'Affaire Dreyfus, qui rendra possibles certains mouvements de couverture, très urgents, mais difficiles, et qui alimentera la passion des Ligues "nationales".[1]

Zola poursuit donc, sur le plan littéraire, un but double: tout en s'inscrivant dans la continuité des ROUGON-MACQUART dont il est un élément, L'ARGENT est un témoignage sur l'actualité dont il est une reconstruction imaginaire et symbolique; une transfiguration littéraire de l'actualité va permettre à Zola de livrer à ses lecteurs une méditation sur la société; Henri Guillemin dit:

"Un écrivain est toujours un homme qui apporte une déposition. Quelqu'un qui nous dit ce qu'il pense de cette aventure où nous sommes pris. Ses drames sont nos drames. Tous "embarqués" sur le même navire dont le cap est mis sur la mort."[2]

Ainsi se trouve posé le problème de la fonction du roman, à la fois oeuvre engagée et méditation sur la condition humaine. Il est urgent, dans cette perspective, d'étudier la place que Zola donne, dans L'ARGENT, à l'antisémitisme et aux Juifs pour essayer de

RAYMOND JEAN  
Cézanne et Zola  
se rencontrent



*ACTES SUD*

comprendre quelle était sa logique au moment où, avec J'ACCUSE, il s'engagera dans L'Affaire Dreyfus.

\*

L'antisémitisme de Saccard semble s'appuyer sur une opposition de caractère avec le banquier juif Gundermann; Zola le souligne bien, au début du roman, lorsque les deux personnages se rencontrent un peu avant l'ouverture de la Bourse, au restaurant Champeaux:

"Gundermann venait d'entrer, le banquier roi, le maître de la Bourse et du monde, un homme de 60 ans, dont l'énorme tête chauve, au nez épais, aux yeux ronds, à fleur de tête, exprimait un entêtement et une fatigue immenses. Jamais il n'allait à la Bourse, affectant de n'y pas envoyer de représentant officiel; jamais non plus il ne déjeunait dans un lieu public... Autrefois, dans les spéculations sur les terrains de la plaine Monceau, Saccard avait eu des discussions, toute une brouille même avec Gundermann. ils ne pouvaient s'entendre, l'un passionné et jouisseur, l'autre sobre et de froide logique. Aussi, le premier, dans sa crise de colère, exaspéré encore par cette entrée triomphale, s'en allait-il lorsque l'autre l'appela. "Dites-donc, mon bon ami, est-ce vrai? Vous quittez les affaires... Ma foi, vous faites bien, ça vaut mieux." Ce fut, pour Saccard, un coup de fouet en plein visage. Il redressa sa petite taille, il répliqua d'une voix nette, aiguë comme une épée: "Je fonde une maison de crédit au capital de vingt cinq millions et je compte aller vous voir bientôt."[3]

Les deux hommes semblent bien ici diamétralement opposés; Gundermann apparaît ici comme le " banquier roi ", le maître de la Bourse et du monde; Saccard, par contre, se sent à terre, "après la débâcle qui, en octobre, l'avait forcé une fois de plus à liquider sa situation, à vendre son hôtel du parc Monceau, pour louer un appartement"[4]; Gundermann apparaît comme un travailleur méthodique et discret, alors que Saccard, ruiné, recherche l'appui de son frère, le ministre Rougon; la crise de colère de Saccard devant l'entrée triomphale de Gundermann semble bien reposer sur la rancœur de l'homme qui a échoué et, donc, sur la jalousie; mais surtout, ce qui oppose les deux hommes, ce sont les caractères ; dans ce contexte, la réponse de Saccard, annonçant la fondation d'une maison de crédit au capital de "vingt cinq millions", relève du défi, un défi qui ne repose sur aucun calcul financier, sur aucune étude de marché, mais uniquement sur la passion.

C'est bien contre Gundermann que s'exprime l'antisémitisme de Saccard:

"Gundermann occupait là un immense hôtel, tout juste assez grand pour son innombrable famille... Pendant que Saccard montait le large escalier de pierre, aux marches usées par le continuel va-et-vient de la foule, plus usées déjà que le seuil des vieilles églises, il se sentait contre cet homme un soulèvement d'une inextinguible haine. Ah ! Le juif! il avait contre le Juif l'antique rancune de race, qu'on trouve surtout dans le midi de la France; et c'était une révolte de sa chair même, une répulsion de peau qui, à l'idée du moindre contact, l'emplissait de dégoût et de violence, en dehors de tout raisonnement, sans qu'il pût se vaincre. Mais le singulier était que lui, Saccard, ce terrible brasseur d'affaires, ce bourreau d'argent aux mains louches, perdait la conscience de lui-même, dès qu'il s'agissait d'un Juif, en parlait avec une âpreté, avec des indignations vengeresses d'honnête homme, vivant du travail de ses bras, pur de tout négoce usuraire. Il dressait le réquisitoire contre la race, cette race maudite qui n'a plus de patrie, plus de prince, qui vit en parasite chez les nations, feignant de reconnaître les lois, mais en réalité n'obéissant qu'à son Dieu, de vol, de sang et de colère; et il la montrait remplissant partout la mission de féroce conquête que ce Dieu lui a donnée, s'établissant chez chaque peuple, comme l'araignée au centre de sa toile, pour guetter sa proie, sucer le sang de tous, s'engraisser de

la vie des autres. Est-ce qu' on avait jamais vu un juif faisant oeuvre de ses dix doigts? Est-ce qu'il y a des juifs paysans, des juifs ouvriers? Non, le travail déshonore, leur religion le défend presque, n'exalte que l'exploitation du travail d'autrui."[5]

Zola reprend ici les arguments de l'enseignement du mépris véhiculé par la presse de l'époque; s'il montre l'importance de ce courant d'opinion dans le Midi de la France, c'est pour rappeler que l'origine des Rougon-Macquart se situe à Plassans, c'est-à-dire à Aix-en-Provence où Zola a été élevé; cette allusion à l'antisémitisme méridional repose sur une certaine réalité; dans LE PETIT MARSEILLAIS du 6 juin 1891, Jules Simon dit:

"Ce peuple qui n' aime pas les provocations, qui n' est ni sanguinaire, ni même violent, qui se montre souvent débonnaire pour ses ennemis, accueille avec empressement les calomnies dont les Juifs sont l'objet. Il n'a pour eux ni justice ni miséricorde."[6]

Cet antisémitisme ne se rencontre pas que dans l' opinion méridionale; il y a bien, dans la presse nationale, un courant antisémite aux origines diverses; ainsi, Pierre Sorlin, qui a étudié, dans le journal catholique LA CROIX, l'image des Juifs, entre 1880 et 1889, a pu montrer tout l'enseignement du mépris que véhicule l'organe des Pères assumptionnistes [7]. Patrick Boussel apporte cependant, dans son livre sur L'AFFAIRE DREYFUS ET LA PRESSE, d' importantes précisions:

" "La France aux Français", tel est le sous-titre de LA LIBRE PAROLE et le journal se trouvant rédigé par Edouard Drumont, auteur de LA FRANCE JUIVE, cela permettait de supposer l'antisémitisme foncier de ce quotidien... Fait curieux en France, l'antisémitisme fut d'abord une doctrine "de gauche", un point de vue socialiste. Les deux volumes d' Alphonse Toussenel: LES JUIFS ROIS DE L'EPOQUE, édités en 1845, annoncent directement l'oeuvre de Drumont. Toussenel était un socialiste convaincu et il fut membre de la Commission de Louis Blanc au Luxembourg en 1848. Il convient d'ajouter que Toussenel ne manifestait pas moins d'opposition à l'égard des Protestants. L'ouvrage de Karl Marx SUR LA QUESTION JUIVE date de l'année 1844, et il sera réédité par les socialistes antisémites en 1898. De nombreuse plaquettes socialistes attaquèrent les Rothschild dans les dernières années de la Monarchie de juillet."[8]

Ce racisme de gauche se retrouve dans ce que Zeev Sternhell appelle "l'antisémitisme plébéien selon Drumont"[9]. On note que Saccard, dans sa rancoeur, utilise effectivement des arguments de l' antisémitisme socialiste:

"Saccard, ce terrible brasseur d'affaires, ce bourreau d'argent aux mains louches, perdait conscience de lui-même, dès qu'il s'agissait d'un Juif, en parlait avec une âpreté, avec des indignations vengeresses d'honnête homme, vivant du travail de ses bras, pur de tout commerce usuraire."

La phrase fait bien ressortir les contradictions entre l'homme et les idées qu'il exprime: ce terrible brasseur d'affaires s'oppose à l'honnête homme, vivant du travail de ses bras; ce bourreau d'argent aux mains louches annule l'image de l'homme pur de tout commerce usuraire; l'ironie naît ici de l'opposition des termes qui soulignent les contradictions dans lesquelles s'enferme Saccard; elle montre surtout que l'on a affaire à un homme d'affaires véreux; ainsi Saccard semble déjà être, pour Zola le symbole du pourrissement bourgeois qui doit conduire à l'effondrement du système capitaliste. Les questions qui terminent le passage ("Est-ce qu'on a déjà vu un Juif faisant oeuvre de ses dix doigts? Est-ce qu'il y a des juifs paysans, des juifs ouvriers?") sont dans le discours de Saccard d'une ironie féroce; ce terrible brasseur d'affaires" qui n'a jamais travaillé de ses mains, a toujours vécu de l'exploitation du travail d'autrui; Zola qui semble bien avoir une vision marxiste de la grande bourgeoisie et du système capitaliste condamne cependant cet antisémitisme social-populiste. Il sait aussi que le catholicisme de son époque enseigne le mépris envers

les Juifs[10]; et comme la Banque Universelle veut être une banque catholique, on trouve aussi dans le discours de Saccard un antisémitisme chrétien:

"L'Universelle est désormais trop puissante" n'est-ce pas? Une banque catholique, qui menace d'envahir le monde, de le conquérir par l'argent comme on le conquérait jadis par la loi, est-ce que cela peut se tolérer? Tous les libres penseurs, tous les francs-maçons en passe de devenir ministres, en ont froid dans les os... Peut-être aussi a-t-on quelque emprunt à tripoter avec Gundermann. Qu'est-ce qu'un gouvernement deviendrait s'il ne se laissait pas manger par ces sales Juifs... Et voilà mon imbécile de frère qui, pour garder le pouvoir six mois de plus, va me jeter en pâture aux sales Juifs, aux libéraux, à toute la racaille, dans l'espérance qu'on le laissera un peu tranquille, pendant qu'on me dévorera." [11]

Au nom d'un Christianisme conquérant, Saccard reproche au gouvernement, dont son frère fait partie de "tripoter" un emprunt avec Gundermann et de le jeter en pâture aux "sales Juifs", les accusant ainsi de gêner le développement de la banque catholique; on voit également apparaître le thème du complot judéo-maçonnique.

Zola ne vise pas ici à exposer un système philosophique; bien avant Jules Isaac, il attaque l'enseignement du mépris et toutes ses sources; il est un humaniste au regard critique; il s'apprête à devenir, avec sa participation à l'Affaire Dreyfus, "le premier intellectuel engagé" [12].

\*

Si Saccard est bien le personnage principal de L'ARGENT, il y a également parmi les personnages secondaires, des Juifs. Zola évoque à peine le milieu des Juifs comtadins qu'il a connu dans sa jeunesse aixoise; on sait ainsi qu'il a été en rapport avec Antony Valabrègue, dont Cézanne a présenté le portrait au Salon de 1866 [13] et avec qui il correspond encore de 1864 à 1867 [14]; le roman ne comporte en fait qu'une allusion à l'agent de change Delaroque, dont Zola précise simplement qu'il est le beau-frère d'un autre agent de change, Jacoby, "un Juif de Bordeaux, un grand gaillard de soixante ans, à large figure gaie, dont la voix mugissante était célèbre, mais qui devenait lourd, le ventre empâté" [15] et qui est un passionné du jeu; aucune indication de l'auteur ne permet de savoir que le nom de Delaroque se rencontre essentiellement à Marseille, à Avignon et dans le Comtat-Venaissin. Zola a surtout besoin de camper des silhouettes d'agents de change dans leurs fonctions professionnelles parce que le jeu des alliances (Jacoby-Delaroque) et des oppositions (avec l'agent de change Mazaud) annonce et éclaire à la fois les pages épiques de la chute de l'Universelle à la corbeille.

Le début du roman fait apparaître des silhouettes de remisiers et de spéculateurs, aux noms de famille ashkénazes ou séfarades:

"Saccard, n'ayant pu obtenir d'Amadiou même un sourire, salua la table d'en face où se trouvaient réunis ses spéculateurs de sa connaissance, Pillerault, Moser et Salmon... Et il n'échangea plus un signe de tête qu'avec un grand jeune homme, assis à trois tables de distance, le beau Sabatani, un Levantin, à la face longue et brune qu'éclairaient des yeux noirs magnifiques, mais qu'une bouche mauvaise, inquiétante, gâtait. Saccard, qui laissait refroidir sa côtelette, absorbé, sans faim, leva les yeux, en voyant une ombre passer sur la nappe. C'était Massias, un gros garçon rougeaud, un remisier qu'il avait connu besogneux, et qui se glissait entre les tables, sa côte à la main." [16].

Seul le nom de famille est ici un indice de l'origine; dans cette scène, qui décrit l'atmosphère de la Bourse et de ses acteurs un peu avant l'ouverture, c'est le personnage de Saccard qui doit retenir l'attention; le judaïsme n'est ici qu'un élément accessoire; l'intérêt de ce premier chapitre est de poser le sujet du roman: L'ARGENT va étudier les rapports de Saccard avec la Bourse et l'univers de la spéculation.

Zola attire cependant l'attention sur deux personnages, Busch et son frère Sigismond. En ce qui concerne Busch, Zola est très clair sur ses activités de couliissier:

"[Saccard] tourna dans la rue Vivienne, traversant la chaussée pour gagner le coin de la rue Feydeau, où se trouvait la maison de Busch. Depuis vingt ans, Busch occupait tout en haut, au cinquième étage, un étroit logement composé de deux chambres et une cuisine. Né à Nancy, de parents allemands, il était débarqué là de sa ville natale, il y avait peu à peu étendu son cercle d'affaires, d'une extraordinaire complication, sans éprouver le besoin d'un cabinet plus grand, abandonnant à son frère Sigismond la pièce sur la rue, se contentant de la petite pièce sur la cour, où les paperasses, les dossiers, les paquets de toutes sortes s'empilaient tellement, que la place d'une unique chaise, contre le bureau, se trouvait réservée. Une de ses grosses affaires était bien le trafic sur les valeurs dépréciées; il les centralisait, il servait d'intermédiaire entre la petite Bourse et les "Pieds humides" [17] et les banqueroutiers, qui ont des trous à combler dans leur bilan; aussi suivait-il les cours, achetant directement parfois, alimenté surtout par les stocks qu'on lui apportait. Mais, outre l'usure et tout un commerce caché sur les bijoux et les pierres précieuses, il s'occupait particulièrement de l'achat des créances." [18]

Ce passage a d'abord une valeur symbolique: la rue Feydeau évoque, nous l'avons déjà dit, l'auteur des MEMOIRES D'UN COULISSIER; Busch, qui se trouve ainsi situé, en quelque sorte "domicilié", dans son univers professionnel, est peut-être, pour Zola, un personnage symbolique; cette description se situe ensuite dans une perspective balzacienne: la situation de l'appartement, l'ameublement de la pièce de travail, explique l'homme, son caractère et ses activités; mise en regard avec le passage où Zola décrit la "petite Bourse des valeurs déclassées", "les Pieds humides", cette description montre déjà que l'on a affaire à un rapace, qu'il symbolise, en quelque sorte, l'oiseau de malheur; ses interventions, à la fin du roman, permettent peut-être de voir en lui un symbole encore plus fort; on le voit ainsi apparaître au moment où la faillite de la Banque universelle va être déclarée:

"Un matin, Busch, furieux de n'avoir pas agi encore, se rendit au Palais de Justice. S'il ne se hâtait pas, jamais maintenant il ne tirerait de Saccard les quatre mille francs qui restaient dus à la Méchain, sur le fameux compte de frais pour le petit Victor. Son plan était simplement de soulever un abominable scandale, en l'accusant de séquestration d'enfant, ce qui permettrait d'étaler les détails immondes du viol de la mère et de l'abandon du gamin. Mais le substitut, qui se trouva chargé de la recevoir, un propre neveu de Delcambre [19], écouta son histoire d'un air d'impatience et d'ennui: non! non! Rien à faire de sérieux avec de pareils commérages, ça ne tombait sous le coup d'aucun article du Code. Déconcerté, Busch s'emportait, parlait de sa longue patience, lorsque le magistrat l'interrompit brusquement, en lui entendit dire qu'il avait poussé la bonhomie, vis-à-vis de Saccard, jusqu'à placer des fonds en report [20], à l'Universelle. Comment il avait des fonds compromis dans la déconfiture certaine de cette maison et il n'agissait pas! Rien n'était plus simple, il n'avait qu'à déposer une plainte en escroquerie car la justice, dès maintenant, se trouvait avertie de manoeuvres frauduleuses, qui allaient entraîner la banqueroute." [21]

Busch apparaît ici comme le révélateur du pourrissement de la société bourgeoise, qui doit entraîner l'effondrement du système capitaliste; au niveau de l'action romanesque, il semble parfaitement à sa place dans cet univers de la bourse et de la spéculation mais, au niveau symbolique, il annonce les théories socialistes de son frère Sigismond qu'il aime "d'une passion maternelle" [22] et dont il n'est le contrepoids qu'en apparence. Zola présente Sigismond comme un pur intellectuel:

"C'était une intelligence, ce Sigismond, élevé dans les Universités allemandes qui, outre le français, sa langue maternelle, parlait l'Allemand, l'Anglais et le Russe. En 1849, à Cologne, il avait connu Karl Marx, était devenu le rédacteur le plus aimé de sa NOUVELLE GAZETTE RHENANE; et, dès ce moment, sa religion s'était fixée, il professait le socialisme avec une foi ardente. Il serait sûrement mort de faim, si son frère ne l'avait recueilli rue Feydeau, près de la Bourse, en lui donnant la pensée d'utiliser sa connaissance des langues pour s'établir traducteur." [18]

Ce disciple ardent de Marx expose effectivement certains des thèmes socialistes:

"Le collectivisme, c'est la transformation des capitaux privés, vivant des luttes de la concurrence, en un capital social unitaire, exploité par le travail de tous... Ah! comme je la vois, comme elle se dresse là nettement, la cité de justice et de bonheur!...Tous y travaillent d'un travail personnel, obligatoire et libre. La nation n'est qu'une société de coopération immense, les outils deviennent la propriété de tous, les produits sont centralisés dans de vastes entrepôts généraux. On a effectué tant de labour utile, on a droit à tant de consommation sociale..."[23]

Pour décrire sa cité de justice et de bonheur, qui est encore en 1891 une cité utopique, Sigismond adopte un lyrisme rousseauiste et romantique à la fois; son message, qui n'est peut-être pas spécialement juif, a cependant quelque chose de messianique. On comprend ainsi que Zola puisse terminer son roman sur une note d'espérance:

"Pourquoi donc faire porter à l'argent la peine des saletés et des crimes dont il est la cause? L'amour est-il moins souillé, lui qui crée la vie?"[24]

\*

En étudiant la vision que Zola nous donne, dans L'ARGENT, de l'antisémitisme et des Juifs, nous avons d'abord découvert une structure importante de son univers imaginaire; c'est ce que nous appellerons, avec Gilbert Durand, "la recherche de la symétrie et la pensée par antithèse"[25]; on voit, en, effet, apparaître des personnages qui semblent, à la fois, symétriques et antithétiques comme Gundermann et Saccard; et si Busch et son frère Sigismond semblent se compléter, c'est parce que le premier est peut-être le négatif du second, au sens photographique du terme. Nous avons surtout découvert un défenseur ardent du judaïsme, un intellectuel dont les sentiments prosémites sont peut-être nés à Aix-en-Provence. Ce qui est certain, en tous cas, c'est que, en 1894, quand l'Affaire Dreyfus éclate, Zola est prêt à s'engager. Ainsi, l'auteur des ROUGON-MACQUART est proche de Clemenceau et de L'AURORE, de Léon Blum et de LA REVUE BLANCHE, de Péguy et des CAHIERS DE LA QUINZAINE; cet intellectuel engagé, qui ouvre la voie à Jean-Paul Sartre, est déjà un écrivain du XXème siècle.

Roger KLOTZ

## NOTES

- [1] Guillemin (Henri) - PRESENTATION DES ROUGON-MACQUART. Paris, Gallimard, 1964. PP. 353-354.
- [2] Ibidem. P. 7
- [3] L'ARGENT. Coll. Le livre de poche, Paris, 1960. P. 20-21.
- [4] Ibidem. P. 10.
- [5] Ibidem. PP. 108-110.
- [6] Cité par Patrick Boussel dans L'AFFAIRE DREYFUS ET LA PRESSE, Paris, Armand Colin (coll. Kiosque), 1960. P. 19.
- [7] LA CROIX ET LES JUIFS, Paris, Grasset, 1967. P. 70
- [8] Op. cit. P. 17.
- [9] LA DROITE REVOLUTIONNAIRE - Les origines françaises du fascisme. Paris, Editions du Seuil, coll. Points histoire, 1978. P. 196.
- [10] Cf. l'ouvrage de Jules Isaac sur L'ENSEIGNEMENT DU MEPRIS, Paris, Fasquelle, 1968.
- [11] Op. cit. P. 348.
- [12] LA MARSEILLAISE, 9 janvier 1998.
- [13] Cf. Jean (Raymond) - CEZANNE ET ZOLA SE RENCONTRENT. Arles, Actes Sud, 1994.
- [14] Cf. Bernard (Marc) - ZOLA PAR LUI-MEME. Paris, Editions du Seuil, coll. Ecrivains de toujours. 1959 (dépot légal de 1952).
- [15] Op. cit. P. 105.
- [16] Op. cit. P. II.
- [17] Zola explique un peu plus haut cette expression: "[Saccard] pénétra dans l'angle de droite, sous les arbres qui font face à la rue de la Banque, et tout de suite il tomba sur la petite bourse des valeurs déclassées: les "Pieds humides", comme on appelle avec un ironique mépris ces joueurs de la brocante qui cotent en plein vent, dans la boue des jours pluvieux, les titres des compagnies mortes. Il y avait là, en un groupe tumultueux, toute une juiverie malpropre, de grasses faces luisantes, des profils desséchés d'oiseaux voraces, une extraordinaire réunion de nez typiques, rapprochés les uns des autres ainsi que sur une proie, s'acharnant au milieu de cris gutturaux, et comme près de se dévorer entre eux." (L'ARGENT, P. 23. )
- [18] Op. cit. P.35. ""
- [19] Personnage du roman qui, d'abord Procureur Général, est devenu Ministre de la Justice.
- [20] Le PETIT LAROUSSE donne le sens financier de cette expression: "Opération de Bourse traitée à la liquidation d'un marché à terme en vue de proroger la spéculation jusqu'à la liquidation suivante; bénéfice réalisé par le détenteur de capitaux qui prête au spéculateur les fonds nécessaires pour cette prorogation. "
- [21] Op. cit. PP. 425-426.
- [22] Ibidem P.45.
- [23] Ibidem P.49 et 493.
- [24] Ibidem P.501.
- [25] LES STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE. Paris, Dunod, 1992. P.215.



## L'ANCIEN CIMETIERE ISRAELITE DE L'ISLE SUR LA SORGUE

Situé au quartier dit de la Bagnole, sur la route de Caumont, en bordure d'un chemin de terre dit « Chemin du cimetière israélite », à environ deux kilomètres au sud-ouest de la ville, l'ancien cimetière israélite de l'Isle est aujourd'hui propriété communale. C'est un terrain de 9460 m<sup>2</sup> qui jouxte au nord une ferme de laquelle il est séparé par un fossé. Il est grillagé sur les trois autres côtés et fermé par un portail. Une partie du cimetière a été débroussaillée et sur une parcelle d'environ 600 m<sup>2</sup> porte des sépultures visibles. Le reste du terrain, en friche ou arboré, n'a jamais été sondé.

Nous ne connaissons pas la date de la fondation de ce cimetière, mais nous savons qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Juifs de l'Isle avaient décidé de l'agrandir. Lors de la réunion du 4 août 1736, le Conseil de la Carrière des Juifs de l'Isle décida en effet de l'achat d'une terre d'environ 4000 m<sup>2</sup> à unir à leur cimetière qui existait donc déjà. Un courrier adressé aux autorités ecclésiastiques pour demander l'autorisation de cet achat et l'autorisation d'un prêt pour le couvrir nous fournit quelques détails. Une copie de ce document avait été exposée l'année dernière pour la journée européenne du patrimoine juif par l'archiviste de la ville, Madame Jadot. Dans ce courrier, les *Baylons* (administrateurs) de la carrière des juifs de la ville de l'Isle s'adressaient au Vice-Légat pour l'informer que lors du dernier Conseil de la carrière, il avait été délibéré d'acheter la terre de Jean Jacques Guerin pour l'unir à leur cimetière et d'emprunter, au meilleur qu'il pourra, la somme de six cent livres pour le finir (1). Quelques jours après la délibération, l'achat de la terre de Jean Jacques Guerin est conclu le 20 août 1736, pour la somme de 650 livres plus 50 livres pour les *épingles* (ou arrhes) (2). C'est dire que le Conseil de la carrière a dû emprunter la presque totalité du prix de la terre du cimetière, la seule que des juifs pouvaient prétendre acheter à cette époque puisqu'il leur était alors interdit de posséder des terres pour un autre usage.

Près de deux siècles plus tard, après la Loi de séparation des Églises et de l'État, la déclaration d'inventaire des biens de la communauté juive de l'Isle, faite le 26 mars 1906 sous la direction Générale des Domaines en présence de Ernest Abram, délégué du Consistoire de Marseille, constate qu'en dehors du cimetière la communauté juive ne possède aucun autre bien, ni actif, ni passif (3). C'est après cette date que le cimetière israélite de l'Isle est devenu propriété communale, la communauté juive en gardant la jouissance. Le cimetière a été utilisé au moins jusqu'à la veille de la Seconde guerre mondiale puisque l'on peut y voir une sépulture datant de 1939, celle de Moïse Créange, décédé le 9 mai 1939.

(1) AC. L'Isle, Fonds Johannis, vol 37, fol 25 à 28

(2) Notaires l'Isle, fonds Moureau 441f° 169v et 176. Cité par René Moulinas,

Les Juifs du Pape en France, Toulouse 1951, p.95, note 71.

(3) AD Vaucluse, 8V 3.

*Les stèles du cimetière de l'Isle*

Plusieurs débroussaillages du cimetière ont mis à jour une cinquantaine de stèles réparties en plusieurs enclos grillagés. Mais sur plusieurs de ces stèles, les épitaphes ont été effacées par le temps. Après nos visites antérieures et grâce au travail de Monsieur Daragnès qui avait effectué un relevé des stèles en 1998, puis complété en 2002, nous avons pu reconstituer une liste d'une trentaine de personnes inhumées entre 1839 et 1939.

**Liste chronologique des inhumations au cimetière israélite de l'Isle**

	<i>Nom</i>	<i>Prénom</i>	<i>Décès</i>
1.	CREANGE	Moïse	1939
2.	CREANGE	Vve Aaron	1931
3.	MILHAU	Pauline	1929
4.	CREANGE	Esther	1923
5.	CREANGE	Emile	1911
6.	CREANGE	Salomon	1910
7.	ABRAM	Adolphe Michaël Israël	1905
8.	CARCASSONNE	Eloïse Sarah	1905
9.	MOSSE	Esther	1899
10.	CREANGE	Léa	1898
11.	CREANGE	Aaron	1890
12.	CREANGE	Samuel	1890
13.	CREANGE	Léon	1889
14.	MONTEUX de Pierrelate	Léon	1889
15.	CREANGE	Berthe Rachel	1887
16.	CREANGE	Moïse	1881
17.	CARCASSONNE	Rousse	1876
18.	CARCASSONNE	Israël Fénélon	1870
19.	ABRAM	David Samuel	1868
20.	CARCASSONNE	Casimir	1867
21.	CARCASSONNE	Régine	1854
22.	CREANGE	Rose	1854
23.	CARCASSONNE	Aaron	1847
24.	CARCASSONNE	Liotte	1842
25.	CARCASSONNE	Moïse	1842
26.	CARCASSONNE	Moïse	1840
27.	CARCASSONNE	Léa	1839
28.	CARCASSONNE	Esther	s.d.
29.	CARCASSONNE	Israël	s.d.
30.	MONTEUX	Amédée Blanche	s.d.
31.	MONTEUX	Amédée Blanche	s.d.

Sur ces stèles on note principalement six patronymes : ABRAM, CARCASSONNE, CREANGE, MILHAU, MONTEUX et MOSSE. Les Carcassonne et Créange sont les plus nombreux (12 fois chacun). Dans le texte des épitaphes apparaissent également quelques autres patronymes de naissance de femmes, comme Bédarride, Beaucaire et Laroque. Tous ces patronymes sont caractéristiques du judaïsme comtadin.

Certaines stèles sont posées sur le sol, à la manière juive traditionnelle, mais la plupart de celles qui subsistent sont debout et marquées par une colonne d'environ 40 cm de large sur 60 cm de hauteur, surmontée par un chapiteau. Dans l'enclos de la famille Créange, ces colonnes et ces chapiteaux sont pratiquement identiques et l'une des colonnes porte sur sa base le nom du tailleur de pierre « Gilles COUSTON – L'Isle sur la Sorgue ». D'autres monuments remarquables ont perduré, notamment une colonne plus élevée que les autres « A la mémoire de Casimir Carcassonne ». Les épitaphes gravées sur les stèles sont toutes en français, deux d'entre elles portent aussi les quatre lettres hébraïques du tétragramme divin, *Yavhe*, gravées d'une écriture malhabile.

Les textes des épitaphes sont généralement sobres et concis. Ainsi l'épitaphe gravée sur la tombe d'Israël ABRAM (1834-1905), qui fut maire de l'Isle sur la Sorgue de 1871 à 1874 : « Ici repose Adolphe Michael Abram, Juge de Paix ancien Maire de l'Isle, né le 29 janvier 1834, décédé le 7<sup>bre</sup> 1905. Il fut bon époux et bon père. Regrets éternels. »

Son père, David ABRAM (1811 ?-1868), qui fut élu Conseiller municipal de l'Isle en 1848, est également inhumé dans ce cimetière. Sur sa tombe on peut lire : « David Samuel Abram décédé à l'Isle le 8 mars 1868, à l'âge de 57 ans. Il fut bon époux et bon père, priez pour lui. »

Les épitaphes pour les femmes sont tout aussi simples, comme celle d'une épouse CREANGE (1847 ?-1931), dont le prénom n'est pas indiqué « Ici repose V<sup>ve</sup> Aaron Créange, décédée le 9 mars 1937, âgée de 84 ans » ou celle de Régine CARCASSONNE (1796 ?-1854) : « A la mémoire de Régine Carcassonne née Bédarride, décédée le 30 juillet 1854 à l'âge de 58 ans. Fut mère tendre. Fidèle épouse, elle repose en paix. »

L'ancien cimetière israélite de l'Isle est le seul vestige monumental juif de la ville et la municipalité fait son possible pour le protéger. Sur la demande de Madame Marie Claire Char, adjointe à la culture à la mairie de l'Isle, le cimetière a été à nouveau débroussaillé en 2001-2002 par des élèves de 4<sup>ème</sup> du Lycée agricole qui ont également effectué un travail de recherches sur l'histoire et les pratiques juives. Après ce débroussaillage, l'ancien cimetière israélite de l'Isle a été réouvert au public, le 16 juin 2002, pour la journée européenne de la culture juive organisée pour la seconde fois à l'Isle. Ce jour-là, des panneaux qui montraient les travaux effectués sur le cimetière et les recherches menées par les lycéens avaient également été présentés. Leur proviseur,

M. Santi Maria souligna que cette expérience avait aussi permis aux élèves « d'accéder à une petite part d'éternité ». Ce travail de mémoire, mené avec leur professeur de biologie Madame Sylvie Harlet, et la documentaliste de l'établissement, Madame Ghislaine Barrot, est le plus bel hommage que la jeunesse lisloise pouvait rendre à l'ancienne communauté juive de leur ville.

La visite publique de l'ancien cimetière israélite de l'Isle a été reconduite pour la Journée du patrimoine national, le 22 septembre 2002. Elle a été couplée avec une courte visite de la Place de la Juiverie, sur l'emplacement de l'ancienne *carrière* des juifs de l'Isle. Certains visiteurs très intéressés ont demandé l'organisation d'une conférence sur l'histoire des Juifs du Pape dans leur ville. Avec le soutien de la Municipalité, de l'Office du Tourisme et éventuellement d'une association locale, ce pourrait être un nouvel objectif pour l'Association Culturelle des Juifs du Pape.

Michèle BITTON

Octobre 2002

#### Notes

(1) AC. L'Isle, Fonds Johannis, vol 37, fol 25 à 28

(2) Notaires l'Isle, fonds Moureau 441f° 169v et 176. Cité par René Moulinas, *Les Juifs du Pape en France*, Toulouse 1951, p.95, note 71.

(3) AD Vaucluse, 8V 3.